47e ANNÉE (5e série) N° 24 12 JUIN 1930

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les origines érythréennes de la pensée occidentale. — II. L'Amérique et l'Europe, invasion du Vieux Monde par les méthodes et les mœurs du Nouveau. — III. La manière de prêcher de Bossuet. — IV. Le caractère véritable de Gœthe.

I

Les anciens appelaient mer Erythrée tantôt le Golfe arabique, tantôt la mer d'Oman qui fait partie de l'Océan Indien. Seul le Golfe arabique a conservé le souvenir de cette appellation, puisque le nom de mer Rouge n'est que la traduction de mer Erythrée.

M. Gabriel Hanotaux, l'historien si connu, nous entretient, dans la *Revue de Paris* du 15 avril, des *Origines érythréennes de la Pensée occidentale*. Il se plaît aux vastes synthèses, aux aperçus explicatifs généraux. Son article pourrait constituer un chapitre de géographie historique. Il y a profit à méditer ses conclusions et réflexions.

On sait que la géographie humaine étudie à la fois l'influence du sol sur l'homme et de l'homme sur le sol. Elle distingue trois caractères principaux, parmi ceux qui ont agi sur l'organisation des groupements humains : les caractères *attractifs, conjonctifs* et *disjonctifs*.

Les caractères attractifs sont ceux qui expliquent les peuplements rapides et abondants : les plaines fertiles, les rivages agréables, sains et commodes. — Les caractères conjonctifs ou disjonctifs nous donnent la clé des relations entre les groupes ou de l'isolement des centres de peuplement. Les montagnes inaccessibles, massives et tourmentées, les marécages malsains et fangeux, sont des caractères disjonctifs, qui séparent les hommes. Les vallées continues, les fleuves navigables, les mers sont des caractères conjonctifs.

N'oublions pas que la route est un produit artificiel : c'est l'Etat ou la Cité qui l'a créée. Le fleuve et la mer sont des routes naturelles.

Ces notions préliminaires, — fort simples, du reste, — sont indispensables pour suivre l'argumentation de M. Hanotaux.

Son étude a l'avantage de résumer pour nous un gros livre, auquel elle doit servir de préface et qui va paraître, sous la signature de M. Kammerer, avec ce titre : *La mer Rouge, l'Arabie et l'Abyssinie*.

« Tout ce que je vais essayer d'exposer, déclare M. Hanotaux, je l'emprunte — ou peu s'en faut — à ce volume bourré de connaissances et de trouvailles, écrit d'une langue alerte et vivante, orné de cartes, d'images, de reproductions d'un prix inestimable, et qui se présente, en somme, comme un compendium complet de tout ce qui a été vu, dit, écrit sur un sujet singulièrement difficile et resté jusqu'ici dans le domaine de l'érudition close. »

Le point de départ ici est la présence entre les mers mystérieuses de l'Extrême-Orient et la Méditerranée d'un passage unique, inévitable, hérissé de difficultés, et malgré cela obstinément suivi par le trafic planétaire : la mer Rouge.

« Depuis qu'il y a des hommes et qu'ils naviguent, le commerce de la Chine et des Indes s'est imposé à la témérité de tous les trafiquants : il en fut ainsi dans le passé le plus reculé ; il en est ainsi aujourd'hui : tant il est vrai que les lois de la civilisation dépendent de celles de la nature et que la société des humains est soumise aux conditions de la terre où elle s'agite.

Aujourd'hui comme hier, trois voies directes, toutes trois bien ouvertes au départ, mais toutes trois barrées à leur extrémité, se sont disputé la faveur des entrepreneurs de transports : celle de la mer Rouge, avec ses deux aboutissants, soit vers l'Egypte, soit vers la Syrie, — et celle du golfe Persique se poursuivant par le dur voyage de Mésopotamie et de Syrie vers Damas, Tyr ou Alep. »

Vers ces trois voies ont convergé les efforts de tous les conquérants. L'imagination d'un Bonaparte était hantée, on le sait, par le problème de la possession de la route des Indes. Avant lui, les Babyloniens, les Ninivites, les Mèdes, les Perses, les Grecs d'Alexandre, les Romains de Crassus, de Pompée et de César se sont battus pour le même objet. « Toutes les grandes ambitions se sont rencontrées en cet étroit couloir. »

Comment expliquer ce phénomène étrange ?

« A cette question, une réponse toute simple. L'homme, désirant toujours ce qu'il n'a pas, le paye au prix qu'y attache sa convoitise effrénée : aujourd'hui encore, les épices, les parfums, les perles, tout ce qui est réclamé par le luxe. Il en était de même dans l'antiquité pour les mêmes épices, les aromates, certains tissus, les jades, les bijoux, ces choses rares que, seuls, les pays lointains produisaient. L'Orient, par contre, achetait, non moins cher, ce qui lui manquait : les vins, les huiles, les tissus de laine, les pierres, le marbre, les sculptures, — même les dieux. Le trafic de ces objets

précieux assurait aux marchands des bénéfices inouïs. L'encens se vendait cent fois son poids d'or. Il n'est même pas absurde de supposer que l'usage de l'encens dans les cérémonies du culte tenait à sa rareté, à son prix, — hommage à la divinité, doublé d'un sacrifice. De toutes façons, ces commerces suscitaient la cupidité des intermédiaires, créaient de lucratifs monopoles. Et c'est pourquoi les passages qu'ils empruntaient nécessairement étaient l'objet de si ardentes rivalités. Tyr, Carthage, Marseille se disputaient ces voies profitables, de même que Londres, New-York, Amsterdam se disputent aujourd'hui les terres à pétrole, à tabac, à caoutchouc. La spéculation avait la même ardeur que celle qui se porte encore sur le café, le cacao, le sucre. »

Or, le long de cette voie unique et indispensable, se trouvait une race également exceptionnelle : celle des Sémites. « Entre les jaunes de l'Extrême-Orient, les blancs de l'Inde et de la Méditerranée, les noirs de l'Afrique, cette humanité, au nez crochu, aux yeux luisants, au corps svelte, vite incliné par l'âge, de mince robustesse, de maigre poids, mais de résistance infinie, s'est incrustée, et elle a si bien mêlé sa vie à la vie de ses voisins, qui souvent la détestent et la méprisent, qu'elle s'est imposée à eux et que noirs, blancs, jaunes, tous ont reçu son empreinte. »

Cette race, aussi loin que nous pouvons la poursuivre, se trouve fixée sur « le vaste terrain du Golfe arabique. » Elle comprend plusieurs familles : les Arabes, les Syriens, les Araméens, les Moabites, les Hébreux et d'autres ramifications qui se sont multipliées de l'Oxus à l'Océan Indien et de l'Euphrate au Nil. Les uns sont des nomades, les autres à demi sédentaires.

« Campés sur l'étroite artère maritime, ils ont occupé les deux rivages, se portant sans cesse de l'un à l'autre : de l'Arabie soit « heureuse », soit « pétrée », ils colonisent l'Abyssinie, la Nubie, s'infiltrent même en Egypte, et *vice versa :* leurs dominations éphémères s'élèvent et se succèdent du golfe Persique à la mer Morte, et de la mer Morte au Nil. Politiquement, ils sont tantôt de très grands seigneurs, tantôt de pauvres hères ; des parasites tenaces ou des fugitifs désespérés ; tantôt en mal d'exode, de captivité ou de dispersion. On ne peut les supporter et on ne peut les écarter. On les persécute : ils s'attachent. Et le plus extraordinaire, c'est que coincés dans leur pays d'origine, entre les grands empires conquérants, l'Egypte, la Chaldée, l'Assyrie, la Perse, la Grèce d'Alexandre, l'Empire romain *et la suite,* toujours piétinés, ils n'ont jamais été déracinés. A chaque puissance dominatrice, ils ont fourni, sinon des maîtres, du moins des conseillers, des maîtresses, des favoris, destinés à devenir des Esthers ou des Mardochées. Sans héritage, ils ont eu les plus magnifiques héritiers. N'ayant qu'un seul Dieu, ils ont expulsé du Ciel tous les dieux, substituant aux Olympes encombrés un seul nom, — rien qu'un nom. »

On n'est pas surpris que ces nomades, chameliers, transporteurs, aient servi à la Providence pour propager les croyances et les enseignements nécessaires à la civilisation spirituelle et au salut de l'humanité.

Nous n'admettrons point que la préservation, au sein d'une partie de cette race des Sémites, — d'une partie seulement, le peuple des Hébreux, — de la religion patriarcale issue de la révélation primitive, soit simplement due aux qualités de la nation « choisie, » qu'elle soit en un mot le privilège naturel d'une race. Le théologien est obligé de mettre ici un correctif aux interprétations des historiens les mieux intentionnés et les plus avertis tels que M. Hanotaux.

Un fait est certain : c'est que ce sont ces Sémites, pauvres et inquiets, dont l'imagination s'allumait aux grandes flammes du désert, qui ont été élus pour garder et propager le « mystère sacré. »

Quel est donc en définitive leur apport à la pensée occidentale ?

Le voici : rien n'est plus sublime, plus fécond, plus nécessaire : l'idée « de la loi morale venue du Ciel et dictée par la volonté du Créateur. » Or, « il suffit de penser aux soixante mille divinités de la Chaldée, à la poussière de dieux, à la sentine de dieux, selon l'antiquité elle-même, qu'était l'Egypte, pour saisir ce qu'il y a de grandiose, par contraste, dans l'unité proclamée de la Création et de la Loi et pour sentir la pureté de cette soumission à un seul ordre divin réglant la vie et la survie, la terre et le ciel, la mort et l'immortalité. »

Nous ne suivrons pas M. Hanotaux au delà de cette pensée magnifique. A la suite de M. Kammerer, citant Nielsen, il croit que les Sémites n'avaient pas seulement en propre cette grande idée d'un Dieu créateur de l'ordre physique et de l'ordre moral, mais qu'ils possédaient aussi le dogme de la Trinité divine.

Il faut se laisser prendre à des apparences bien fugitives, regarder les textes avec bien peu d'esprit critique, pour admettre cela. Le P. Lebreton a fait justice de telles affirmations dans son beau livre sur les *Origines du dogme de la Trinité* (4e édition entièrement refondue, 1919). Il nous est impossible d'approuver la phrase suivante : « L'idée commune aux Sémites, de Dieu le Père, Dieu la Mère, et Dieu le Fils, trinité qui a pris en Syrie la forme, Père, Fils et Saint-Esprit, est de source sud-arabique. »

Il suffit à la gloire des Hébreux, la plus illustre branche des Sémites, d'avoir fourni à l'Occident, grâce à l'apostolat de Jésus, ces deux richesses incomparables : *le monothéisme* et *le Décalogue.*

Au surplus, ils ont un titre de gloire supérieur encore à celui-là : ce Jésus, en qui nous adorons le Fils de Dieu même, ce Jésus que ses concitoyens ont renié, condamné et crucifié, ce Jésus, le Fils de Marie, la Vierge incomparable, grâce à qui leur religion portée par lui à la perfection a conquis l'Occident, n'est-il pas un fils d'Abraham, un descendant de Jacob et de David ?

Les *Origines érythréennes de la Pensée occidentale* ne sauraient expliquer en somme la beauté, la grandeur, la certitude de la religion qui a fait la civilisation d'Occident, si l'on ne fait pas intervenir le don divin de Jésus à l'humanité. Mais il reste que Jésus appartenait, histori-

quement, à la race façonnée par les influences que résume ce mot : le couloir commercial érythréen.

II

Quittons l'histoire ancienne et les longues rêveries des Sémites. Aux antipodes de l'époque prophétique, se trouve l'époque de l'action et de la réalisation. Nous sommes en Amérique.

L'Amérique intéresse passionnément et inquiète quelque peu la vieille Europe. Les études sur les mœurs américaines abondent. Il est difficile d'ouvrir une Revue de quelque envergure sans y rencontrer les réflexions ou les comptes-rendus d'écrivains qui viennent, à leur tour, de découvrir l'Amérique.

Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril, M. André Siegfried intitule un excellent article : *l'Europe devant la civilisation américaine.*

Dans la *Revue de Paris,* M. Georges Duhamel, dont on connaît la manière âpre et originale, poursuit une série d'études pittoresques et suggestives sur l'Amérique et leur donne ce titre significatif : *Scènes de la vie future* [1], voulant dire par là que les Etats-Unis nous fournissent l'image de ce que sera la vie bientôt dans tous les pays soi-disant civilisés.

De nouveau, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai, M. Maurice Lewandowski corrige quelque peu les visions matérialistes du monde américain, en exposant *Le budget de la philanthropie américaine.*

Tout cela nous est un signe de la place énorme que les Etats-Unis ont prise, depuis la Guerre, dans tous les domaines de l'activité humaine.

M. Siegfried, qui avait vu l'Amérique en 1898, nous dit son étonnement de l'avoir trouvée si différente en 1929. Il affirme que les énormes changements survenus dans le domaine économique ne peuvent manquer d'avoir un retentissement dans toutes les régions de l'esprit. On sait que, suivant la conception matérialiste de l'histoire, il n'y a qu'une cause en histoire, une seule cause de l'évolution générale de l'humanité, et cette cause c'est le régime de la production. Tout le reste : religion, morale, art, science, n'est que superstructure, épiphénomène, conséquence secondaire des puissances économiques. Sans accepter ce point de vue trop évidemment excessif, et faux à force de brutalité et d'exagération, on peut et on doit admettre que la religion, l'art et la morale subissent forcément les contre-coups des révolutions économiques et tout spécialement du régime de la production. C'est pour cela que l'Amérique doit nous intéresser.

« Deux faits nouveaux, écrit M. Siegfried, deux faits d'une énorme portée se sont produits depuis trente ans dans le monde. Les Etats-Unis, d'une part, ont créé ou plus exactement mis en pratique une nouvelle méthode de la production, comportant elle-même une conception différente de la vie ; et de ce fait une Amérique puissante s'oppose à l'Europe. D'autre part, l'Europe, par un choc en retour, tend à prendre rapidement conscience de son individualité, notion qui lui échappait largement naguère. Dans quelle mesure, pour survivre, doit-elle s'américaniser ? Ce problème, qui se pose, qui s'impose à chacun de nous, est sans doute le plus angoissant de l'heure présente. »

Nous ne sommes pas fermés, certes, aux progrès légitimes. Mais il ne s'agit de rien moins que de savoir si le patrimoine spirituel que nous avons reçu de nos pères ne sera pas mis en péril par l'invasion du progrès matériel. Accepterions-nous de payer ce progrès, de la ruine de notre civilisation religieuse, artistique, philosophique ?

M. Duhamel semble craindre surtout pour « la liberté. » Alors que l'Amérique est considérée et se donne volontiers elle-même comme le pays libre par excellence, il estime que les Américains sont des esclaves auprès des Européens : — « Si vous ne vous jugez pas esclave d'un régime politique et social, s'écrie-t-il, parlant à un Américain imaginaire, vous êtes esclave, je vous le répète, de vos moralistes, de vos légistes, de vos hygiénistes, de vos médecins, de vos urbanistes et même de vos esthéticiens. De vos policiers, de vos publicistes... que sais-je encore ? Bref, vous êtes esclave de l'Amérique, comme le monde entier sera, quelque jour, à votre exemple, esclave de soi-même... »

Il y a, certes, du paradoxe sous cette boutade, mais de la sagesse aussi.

Il y a longtemps que l'on a observé que l'ouvrier moderne est esclave de la machine, que le machinisme menace l'individualité humaine. Or, ce qui est vrai de l'ouvrier est vrai du reste de la société dans la mesure où la société menace de devenir une immense machine. L'Amérique tend au machinisme universel. Produire est devenu la richesse, le rêve, et avec le temps l'obsession de l'Amérique. Car pour produire, il a fallu recourir à la machine. Et la machine ne peut chômer sans ruiner son propriétaire. Elle devient un gouffre qui dévore celui qui s'approche. Elle tourne, elle marche, elle appelle, elle engloutit, elle use, elle broie. En multipliant à l'infini les produits destinés à la consommation humaine, elle contraint le producteur à faire pression sur le public pour écouler ses produits, à vanter la jouissance qu'on en retirera, à pousser de toutes ses forces au refoulement de toutes les causes de restrictions de quelque origine qu'elles soient.

En d'autres termes, à un régime de production intensive, correspond fatalement une *morale du bien-être et du confort,* en même temps que l'habitude de produire engendre l'admiration pour les seules vertus qui tendent à la production et le dédain des autres.

L'américanisme condamné par Léon XIII n'était pas une imagination.

[1] Réunies en un vol. in-12 de 251 p., 12 f., Editions du *Mercure de France.*

Mais l'américanisme est infiniment plus menaçant aujourd'hui qu'il y a trente ans.

Produire et jouir pour pouvoir produire encore semble être devenu l'idéal d'un très grand nombre d'Américains.

Les résultats de cette frénésie de production sont formidables. Les chiffres ont ici une éloquence que rien ne remplace.

La population actuelle des Etats-Unis est de 120 millions d'habitants, soit environ 6 % de la population mondiale, 20 % au plus de la population capable de produire industriellement dans l'univers.

Or, ils produisent « 70 % du pétrole dans le monde, 54 % du cuivre, 44 % du charbon, 50, 5 % de la fonte et 53 % de l'acier, 63 % du coton, 61 % du maïs. »

On ne saurait douter que ce peuple ne donne un rendement très supérieur à la moyenne de n'importe quel autre peuple du monde.

Mais il ne peut écouler tous ces produits à l'intérieur. Il vend donc beaucoup à l'étranger. Il vend plus qu'il n'achète. Il s'enrichit étonnamment. Il a profité particulièrement de la Grande Guerre pour entasser dans les coffres de ses banques une part énorme de l'or mondial. Son marché intérieur abonde et surabonde à la fois en articles de confort ou de luxe et en moyens d'achat. Les hauts salaires permettent au plus modestes ouvriers de se payer un bien-être dont nous n'avons aucune idée en France, dont l'Angleterre elle-même, le pays le plus riche d'Europe, est loin d'approcher.

C'est ainsi que pour 27 millions de *homes*, — on ne dit pas là-bas de *feux*, comme on disait chez nous jadis, — on compte 24.630.000 automobiles, 18 millions de baignoires, 15.300.000 fers à repasser (électriques, bien entendu), 6.828.000 nettoyeurs par le vide, 5 millions de machines à laver, 4.900.000 ventilateurs, 2.600.000 radiateurs, 4.540.000 appareils à griller le pain, 755.000 réfrigérateurs.

Sur certains points, la supériorité de l'Amérique sur la vieille Europe est écrasante. Les Etats-Unis possèdent 18.522.767 installations téléphoniques (statistique du 1er janvier 1929), soit 60 % de la totalité du monde, tandis que l'Europe entière, avec trois fois plus d'habitants, n'a que 28 % du chiffre global de la planète. De même, ils détiennent 80 % des automobiles de l'univers.

Comment les Américains sont-ils arrivés à de tels résultats ? Assurément, ils y ont eu quelque mérite. Mais ils ont aussi été servis par des circonstances particulièrement favorables. M. Siegfried résume fort bien ces circonstances et les ramène à deux : « une abondance énorme de ressources naturelles sur place, mais en même temps une rareté chronique de main-d'œuvre ayant pour conséquence un niveau de salaires exceptionnellement élevé.

« La conséquence, c'est qu'on peut, en Amérique, gâcher impunément les produits (c'est le pays du gaspillage) ; mais inversement il faut épargner l'effort des hommes : quiconque gaspillerait la main-d'œuvre serait bien vite mis hors de cause. Le problème qui se pose au producteur américain peut donc se résumer ainsi : obtenir un prix de revient satisfaisant, en dépit des salaires les plus élevés du monde.

On peut dire, sans exagération aucune, que le génie américain a résolu ce problème. D'un mot, que les Américains ne connaissent pas, l'Europe a qualifié de *rationalisation* l'ensemble des méthodes qui ont permis ce remarquable résultat. On y peut distinguer quatre opérations distinctes, mais coordonnées : le recours systématique au machinisme permet de diminuer le nombre d'ouvriers par unité produite et par conséquent le poids du salaire dans le prix de revient ; la taylorisation (mot commode, sinon tout à fait exact en l'espèce) utilise la main-d'œuvre au maximum et ne tolère pas le moindre gaspillage d'énergie humaine, dès l'instant qu'on la paie si cher ; la standardisation rend possible la fabrication en série, c'est-à-dire la production de masse, condition essentielle de tout le système ; la concentration financière enfin assure l'unité de direction, même si le travail est géographiquement réparti ou divisé à l'infini. »

En définitive, c'est le manque de main-d'œuvre qui a contraint l'homme à développer le machinisme et qui a abouti au *travail en série*.

Il est difficile de croire que jamais la vieille Europe arrive à pouvoir rivaliser sur ce point avec l'Amérique. Celle-ci a pris de l'avance. Elle a en outre l'avantage d'une organisation à laquelle ne manquent ni l'espace, ni les capitaux, ni les débouchés. Elle peut compter sur un marché intérieur qui est le plus puissant du globe, sur une publicité formidablement et supérieurement équipée.

L'Europe, par ailleurs, aurait toute une mentalité nouvelle à créer dans son sein pour pouvoir lutter. Chez nous, l'objet « de série » passe pour vulgaire. C'est « de la camelote, » dira-t-on communément. Nous avons gardé, depuis Colbert, — non sans atteinte peut-être, mais obstinément, — le culte du travail fini, du travail bien fait, avec goût, avec art, avec amour. Nous aimons l'élégance et la beauté encore plus que le confort. Les descriptions du travail en série nous amusent comme un jeu, mais un jeu sans âme. Il nous semble que l'on nous parle d'une autre planète !

On sait, par exemple, que, parmi les productions américaines, la viande de boucherie et de conserve se place au troisième rang par importance (aussitôt après la production automobile et la production du fer et de l'acier). La valeur totale de la viande de boucherie et de conserve débitée en 1929 dépassait 3 milliards de dollars, — 75 milliards de francs !

C'est là, si l'on peut dire, un chiffre fort respectable... N'empêche que si l'on veut obtenir sur nous un effet irrésistible de répulsion et de dégoût, si l'on veut nous donner la nausée des conserves américaines ou autres, l'on n'a qu'à nous décrire le spectacle des grands abattoirs de Chicago.

M. Georges Duhamel, qui ne semble pas goûter beaucoup la civilisation américaine, n'a pas manqué de s'y attarder (*Revue de Paris*, 1er mai):

« L'auto, la rue, le bruit. La pluie, ce sous-produit d'un ciel immolé. L'odeur qui, soudain, s'élève, monte, s'enfle comme un cri de sirène. Les bâtiments incohérents. Les ascenseurs et, tout à coup, derrière une porte peinte en rouge, le cri ! le cri des bêtes !

Nous entrons. Le cri fait, dans l'intensité, une sorte de bond hardi. Il remplit maintenant l'univers jusqu'au bord. Est-il possible qu'ils ne l'entendent pas, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique ? Une chaude vapeur se colle aux verres de mes lunettes et m'aveugle. Une étrange odeur de fiente bouillie me suffoque tout d'abord. J'essuie mes lunettes et regarde. Nous sommes sur une passerelle et dominons la scène.

Une grande salle confuse. Elle donne accès, dans un angle, à la galerie couverte par laquelle arrive le fleuve des cochons. Les bêtes, toutes fangeuses, sont saisies par une patte, saisies dans un nœud coulant et accrochées à la chaîne. Elles pendent la tête en bas, et hurlent en chœur leur affreux chant de mort. Mais, déjà, la chaîne les entraîne et, tout de suite, les présente au tueur.

C'est un nègre athlétique. Il porte une salopette gluante de sang jusqu'aux aisselles. Il tient, dans la main droite, un solide coutelas. Il est seul, sur une estrade, comme un acteur. La chaîne passe devant lui et présente à bonne hauteur les cochons que leur poids rend presque inertes. Alors, d'un geste calme et sûr, le nègre leur enfonce le coutelas dans la gorge. Aucune hésitation, aucune violence. Le fer s'enfonce, sans hâte. Un ruisseau de sang jaillit qui s'unit à d'autres ruisseaux, coule dans les caniveaux du sol et tombe aux étages inférieurs où l'on en fait je ne sais quoi : des aliments, des drogues, des bijoux, des explosifs...

Le sang jaillit. L'animal pousse un dernier cri gargouillant. Un autre cri, déjà, remplace dans le chœur, celui du chanteur égorgé. L'animal qui vient de périr bascule dans l'échaudoir. Imaginez une cuve longue et puante où les cadavres sont débarrassés de leur crasse. Ils y entrent couleur de terre. Ils en sortent roses, roses pour l'éternité, de ce rose pâle et fragile que l'on voudrait pouvoir qualifier autrement que rose-tuberculeux.

Mais nous perdons notre temps et, cependant, la chaîne marche, avec son roulement funèbre et ses craquements arthritiques. Les cochons échaudés sont pendus par les tendons, la tête en bas. Et la promenade continue. La chaîne se plie et se replie plusieurs fois dans la grande salle. Sur son passage, les hommes attendent, par couples. Les hommes, silencieux, accablés, qui savent, chacun faire un geste. Celui-ci fait flamber le corps dans une large flamme de gaz. Ceux-ci, armés de tranchets, grattent la couenne, région par région. La chaîne marche, chaque homme rase un pied carré de porc. Toujours la même place. Le même homme fait cela chaque jour de la semaine. Il gagne deux dollars ou deux dollars et demi par jour. — M. Pickleton me l'avoue, en ajoutant, comme excuse, que c'est là de ces métiers dont, en deux heures, on achève l'apprentissage. — Mais la chaîne marche. Un homme attend. D'un seul coup de couteau, il détache la tête qui pendille, tenue par la peau du menton. Un autre commence à fendre la bête au milieu. Un autre achève l'estocade. Un autre entreprend l'étripage qu'un autre encore achève. La chaîne marche. Les experts jettent sur toute cette viandaille un regard dès longtemps émoussé. La chaîne marche. Les porcs blêmes et roses avancent l'un derrière l'autre en procession. Tous de ce même rose fatal. Ils perdent petit à petit toutes les parties de leur être et quand de la chaîne, enfin, tombe le dernier morceau, seize minutes se sont écoulées depuis le geste du nègre sacrificateur.

Et le cri ! le cri, toujours, qui renaît au bout de la chaîne ! Le cri, si fort et si vivant qu'on en fera quelque chose un jour. Il est absurde que cette énorme somme d'énergie s'évapore ainsi, se perde dans l'espace. On en fera de la musique, de beaux airs de jazz-band... »

Avec la même verve amère et le même style haletant et précis, M. Duhamel nous décrit l'abattoir des bœufs. Il est moins bruyant que l'autre. Les bêtes ici sont passives, ahuries. Elles sont assommées, égorgées, nettoyées, découpées, en trente-deux minutes. Il y a des visiteurs, constamment, pour contempler ce spectacle. C'est une des curiosités de l'Amérique. Parmi eux, M. Duhamel « distingue un couple d'amoureux, serrés l'un contre l'autre, deux jeunes mariés sans nul doute, qui font leur voyage de noce et visitent les lieux célèbres. »

L'usine à moutons va beaucoup plus vite en besogne que les deux précédentes.

De là on arrive dans les ateliers inférieurs où se fait la grosse cuisine :

« Un peuple de charcutiers pour émincer le lard ! Un peuple de boyaudiers pour laver toute cette tripaille ! Et ces hachoirs monstrueux où se triturent des montagnes de chair à saucisse ! On pourrait aller en barque sur cette mer de saindoux chaud. Plus vite, descendons un étage. Descendons, comme la marchandise. Le saindoux, nous le retrouvons ici. Une machine éjaculatrice en lâche une livre à la fois — le jet, blanc, tiède, écœurant — dans des boîtes de carton, qu'une autre machine, cliquetante, fabrique, au fur et à mesure, fabrique comme avec des mains. Bjj ! Bjj ! La cracheuse passe d'une boîte à l'autre et les comble d'un seul jet. Le saindoux se fige aussitôt, sous le regard endormi de girls à bonnets blancs.

Voici l'empire des saucisses. La chair arrive des étages supérieurs dans des canalisations. Elle est salée, poivrée, de façon stricte et régulière. Elle est là, dans les tuyaux sur lesquels les charcutiers, avec un geste rapide, empalent des toises de boyaux. Quand l'appareil est paré, l'homme ouvre le robinet de chair, et la saucisse, enfin lâchée, se propage à la vitesse d'un cycliste. Un apprenti la recueille et l'enroule en longs écheveaux, baveurs de place en place, sur des cadres de métal.

Assez ! assez ! allons plutôt retrouver la pluie fidèle, finement mêlée de houille. Je sais, M. Pickleton. Je sais, je vois, tout cela est propre. Plus propre, je vous le concède, que la boucherie et la charcuterie de mon village. Qu'une main de nègre, parfois, s'égare dans la mécanique et passe dans le saucisson, comme le disent les médisants, c'est, au fond, sans importance. Tout cela est stérilisé dans des marmites gigantesques. Je répète que tout est propre. Propre et désespérant. »

On pourrait faire des tableaux tout semblables de toutes les grandes industries américaines. Celle-là est la plus typique, par cette sorte d'insensibilité mécanique en contraste avec le flot de vie animale qui s'y engouffre à une issue pour sortir en produits de consommation humaine à l'autre issue.

Nous sommes heurtés malgré nous par cette débauche formidable de sang, de graisse, de chair pantelante, par ces hécatombes puantes, qui ne sont plus immolées, comme jadis, aux idoles des dieux, mais à l'estomac de l'homme, le roi de la création visible !

Nous sommes heurtés aussi par le côté monotone, fastidieux, vulgaire, mesquin, étriqué, que présente le travail humain, devenu simple collaborateur de la monstrueuse machine. Ces hommes, en blouse et en bonnet, qui ne font qu'un geste, un seul, geste rituel, qui est leur métier, l'acte essentiel de leur vie, ne sont pas loin de ressembler pour nous à des pantins dont l'intelligence, dont l'âme s'est retirée. Ils nous font pitié. Dans le système, ils font figure d'accessoires, de simples auxiliaires du métal.

Mais ils gagnent deux dollars ou deux dollars et demi ! Et le dollar vaut 25 francs. Voilà de beaux salaires, par rapport à ceux que l'on gagne dans nos pays européens.

Et pourtant, en Amérique, ce salaire est regardé comme presque dérisoire. L'excuse, on l'a vu, c'est qu'il faut deux heures au plus pour apprendre le métier. — Eh quoi ! pas plus de deux heures pour apprendre à vaincre le dégoût !...

Les autres métiers, — il n'est question ci-dessus que des tueurs et découpeurs, les charcutiers et boyaudiers ou saucissonniers sont beaucoup plus payés, — reçoivent en général des rétributions princières. De 1913 à 1928 le taux des salaires est passé de 100 à 260,6, tandis que les produits n'ont augmenté que de 40 %. En d'autres termes, le salaire réel s'est accru de 50 %. Un ouvrier, surtout dans l'Ouest, où la main-d'œuvre est plus rare que partout ailleurs, gagne aisément 5 ou 6 dollars par jour (125 à 150 fr.). Les journées de 10 dollars ne sont pas rares. On a vu des maçons atteindre 15 à 17 dollars. Notez cependant que certaines régions, telles que la Caroline du nord, la Géorgie, paient mal leurs ouvriers. Notez aussi que les hauts salaires ne vont qu'à des ouvriers de choix, en pleine force physique. Au delà de 45 ans, on le voit baisser très vite. L'industrie est sans entrailles ; elle exige des hommes jeunes et vigoureux, en plein rendement.

* *

Et maintenant, avec une pareille intensité de production, avec des salaires aussi élevés et des produits de consommation aussi nombreux, variés et à bas prix, *les Américains sont-ils plus heureux que nous ?*

Cette question n'a rien d'oiseux. Le problème du bonheur n'est-il pas essentiel ? Ne parlons pas du bonheur de la vie future : cela est affaire de religion, et toute la science des hommes n'y peut atteindre.

Ne parlons que du bonheur terrestre.

Ah ! si le bonheur ne consistait que dans la consommation des produits de la nature ou de l'industrie humaine, il est certain que les Américains seraient les hommes les plus heureux de la terre. Avec son salaire, l'Américain « est au monde l'homme qui peut se procurer le plus d'objets, car le travail est payé cher aux Etats-Unis, tandis que la production en série tend, par une logique inéluctable, à faire baisser constamment le prix des articles fabriqués. »

Mais le bonheur ne s'achète pas au marché. Nous le portons dans notre cœur. L'Américain, trop souvent réduit au rôle de rouage mécanique, a-t-il une vie intéressante ? Aimerions-nous cette vie, même grassement payée ?... A chacun de répondre.

D'autre part, il y a des choses que l'Américain, avec toute sa fortune, ne peut obtenir : c'est le service d'un autre homme. Et cela seul suffit à modifier, à altérer toute l'existence. On assiste aux Etats-Unis à la poursuite éperdue de la machine-outil capable de remplacer cet article introuvable : une personne de service. On aboutit à la mécanisation générale de l'existence. L'Américain n'est pas seulement lié à la machine pendant ses heures de travail. Il retrouve les machines les plus diverses en rentrant chez lui. « Le *home,* de ce fait, change rapidement de caractère ; fréquente est la maison, que nous appellerions bourgeoise, dont les propriétaires possèdent deux automobiles, mais pas de cuisinière, et fréquemment pas de serviteur, où la femme fait la cuisine, le mari les souliers, les enfants le lit et le ménage. » La plupart des appartements de New-York ne comportent pas de cuisine, ni de salle à manger, mais seulement une *kitchenette* ou une *dining-alcove,* où l'on mange sur le pouce. Le reste du temps on va au club.

Voici comment le Dr Brook expose la chose à M. Duhamel :

« Notre club est un club d'intellectuels. Société choisie. Nous autres, Américains des grandes villes, Américains de bonne condition moyenne, nous ne pouvons guère recevoir nos amis chez nous, comme il est d'usage en Europe. Nous sommes trop petitement logés. Nous n'avons pas de domestiques. Pensez qu'une femme de ménage, une négresse, que l'on prend huit heures par jour, coûte fort cher. Il faut lui donner quatre dollars par jour, plus la nourriture et le prix de son métro. Bah ! nos enfants sont élevés au grand air, dans les collèges de la province. Ma femme qui a des occupations, vit dans son club. Moi, dans le mien. Quand nous devons prendre un repas à la maison, nous montons au restaurant du dix-huitième (étage) où l'on est bien. Que voulez-vous ? Une maison, je veux dire, le foyer tel que vous l'entendez là-bas, de l'autre côté de l'Océan, c'est un luxe très dispendieux. Les enfants même, c'est un vrai faste... Enfin, j'ai mon club. C'est là que je traite mes amis, que je lis les journaux et magazines, que je fume, que je me repose. J'y ai ma table, mon coin, mes habitudes et, si vous voulez, mon *home.* »

Malgré tout, on comprend l'exode vers nos vieux pays de tant d'Américains qui font pourtant profession de mépriser notre misère et nos installations rétrogrades !

Les scènes « de la vie future, » dont nous régale M. Duhamel, ne nous donnent qu'un désir, qui est de nous cramponner à ce passé, ce bon vieux passé, que le « progrès » menace de mort et qui nous est plus cher de toute la poésie, de tout le charme inexprimé, de toute la puissance d'emprise que nous lui sentons sur nos cœurs.

* *

Il serait pourtant inexact, voire tout à fait injuste, d'enclore l'Amérique dans cette vision de mécanisme perfectionné et inexorable et de confort uniforme, somptueux et inélégant.

Il ne faut pas négliger un autre aspect, sur lequel il fait bon reposer le regard fatigué du spectacle de la matière domptée par le génie humain et prenant trop souvent la revanche sur lui.

Cet aspect est celui auquel s'attache M. Maurice Lewandowski, quand il nous présente « le budget de la philanthropie américaine. »

Il y a longtemps que l'on a remarqué, en France et sans doute ailleurs, que les bourses qui s'ouvrent le plus généreusement, le plus aisément, le plus promptement pour toutes les œuvres religieuses et sociales, sont celles du commerce et de l'industrie. Ce négociant, ce manufacturier qui vous semble enlisé dans la matière, qui passe sa vie à aligner des chiffres, à surveiller des machines, à calculer des prix de revient, à acheter de la matière première et à vendre des produits usinés, à écouler de la marchandise, vous comprend tout de suite quand vous faites appel à son cœur, — lui qui paraissait amputé de cet encombrant viscère, — pour une église, une chapelle, un patronage, un cercle d'études, une société d'études ou de chant ou de musique ou de gymnastique, ou tout ce que vous voudrez.

Je sais que l'on donne à cela plusieurs explications. On dit : « Le commerçant est habitué à manier beaucoup d'argent. Les billets lui filent dans les doigts. L'argent entre et sort. Il sait qu'il lui en restera toujours assez. Ce n'est pas un gros sacrifice pour lui. »

Mais je me demande s'il n'y a pas une meilleure explication que celle-là, qui est en somme superficielle, car le même commerçant qui vous donnera un billet bleu pour une école libre, ne laissera pas perdre un bout de ficelle dans son magasin de gros ou de détail. Il est à la fois généreux et économe.

Ne pourrait-on pas dire que l'homme a un besoin incoercible d'idéal ?

Plus ce besoin est comprimé dans la vie habituelle, plus il éprouve le besoin de se rattraper à l'occasion. On dirait qu'il y a des gens qui dépensent tout leur idéalisme en belles paroles ou en manifestations extérieures, mais qui n'ouvrent pas volontiers leur portefeuille, quand on vient faire appel à leur concours effectif. Leur besoin d'idéal est satisfait par les phrases sonores et les encouragements d'ordre verbal. Le commerçant et l'industriel n'ont pas le temps de faire des discours ni des rêves de philanthropie. Vous venez frapper à leur porte. S'ils sont vraiment des hommes, il se le rappellent alors, avec une sorte de remords inconscient et fort. Ils veulent racheter ce fait d'être toujours plongés, de par leur profession, dans la matière, ils ont alors le geste empressé et la main large. Et puis, il entre peut-être dans leur pensée le vague pressentiment que le succès dans leurs entreprises doit être acheté par le respect des fins idéales de l'humanité, car Dieu est le Père commun des hommes. Ils sont donc des frères. Toute œuvre où il est question de faire du bien aux hommes est par là-même quelque chose de sacré.

Quoi qu'il en soit, la loi que nous venons de rappeler se vérifie merveilleusement aux Etats-Unis.

Ce peuple de marchands et d'industriels est le plus généreux de l'univers. Nulle part les œuvres de bienfaisance religieuse, sociale, intellectuelle ne sont aussi largement, magnifiquement, puissamment dotées.

Ici les chiffres sont d'une éloquence irrésistible. Leur sécheresse a la résistance et la force de pénétration du métal. Savez-vous que les Etats-Unis donnent à leurs œuvres philanthropiques, depuis 10 ans, des sommes qui s'accroissent régulièrement et dont la moyenne s'établit par an autour de 2 milliards de dollars, soit 50 milliards de francs !

En 1929, le budget des œuvres philanthropiques a atteint le chiffre fantastique de 2.450.720.000 dollars, soit 62 milliards et demi de francs !

Mais où vont donc ces prodigieuses quantités de dollars, auprès desquels même un budget d'Etat très chargé, comme le nôtre, fait pâle figure ?

Nous ne sommes pas embarrassés pour le savoir. Tout est organisé, aux Etats-Unis, avec une précision commerciale si parfaite que la charité elle-même est industrialisée comme le reste, en sorte qu'elle possède sa société de lancement des œuvres, de recrutement des bienfaiteurs, de statistique des résultats obtenus : la *John Price Jones Corporation.*

Cette société communique volontiers les dossiers qu'elle possède. Cela sert ses propres fins, qu'elle résume dans ce conseil donné à ses clients, les philanthropes de toute nature : « Recherchez le potentiel donateur, et placez dans le Comité ceux qui peuvent le découvrir. Faites votre publicité en mettant en relief les services que vous pouvez rendre, avant d'exposer les ressources que vous avez à trouver. Dramatisez votre œuvre, dans votre publicité. »

C'est d'elle que M. Lewandowski tient les chiffres qu'il nous fournit.

Eh bien ! sur les 62 milliards et demi de francs du budget des œuvres en 1929, 25 milliards sont allés à la religion, aux diverses Eglises (exactement, 996 millions de dollars).

Il est intéressant de remarquer que les fidèles de l'Eglise catholique montrent une particulière générosité. Leur part, pour leur Eglise, est en effet de 320 millions de dollars, soit 8 milliards de francs, le tiers du total, alors qu'ils ne sont que le sixième de la population. Ainsi, une Eglise de 20 millions d'adhérents donne 8 milliards à son clergé pour le culte et l'entretien du clergé lui-même : moyenne, 400 fr. par personne, enfants en bas âge compris !

Pauvre clergé de France, où trouveras-tu pareille générosité, j'allais presque dire, pareille profusion ?

Après la religion, — « Dieu premier servi, » aurait dit notre Jeanne d'Arc, — la seconde place dans le détail du budget de bienfaisance revient aux œuvres d'instruction et d'éducation, aux Ecoles grandes et petites, hautes et basses : 11 milliards 300 millions de francs.

Notez que cela, c'est le budget d'une année. L'Etat ne donne rien aux écoles ni Universités. Il n'y a pas de ministère de l'Instruction publique. Toutes les écoles, de quelque nature qu'elles soient, vivent de la charité publique. Les Américains sont fiers de dire qu'ils n'ont que 2 °/₀ d'illettrés ! — Disons tout bas, pour qu'ils ne croient pas que nous voulons les dénigrer, que le niveau moyen de l'étudiant sorti des Universités semble inférieur à ce qu'il est chez nous. Un examen d'Etat n'est peut-être pas une mauvaise chose ! — Mais que sont les budgets de nos Facultés libres, je veux dire de nos Facultés catholiques, et même de nos Facultés officielles, auprès de celui de leurs sœurs américaines ?

En troisième lieu, les dons de la charité individuelle ont atteint 8 milliards ; les dons aux organisations de charité, autant.

Ces chiffres tombent brusquement en arrivant aux donations destinées aux beaux-arts, qui obtiennent pourtant encore un milliard de francs !

Il est à remarquer qu'assurément dans ces sommes figurent des dons extraordinaires, dus à des générosités exceptionnelles, mais qu'en définitive tout le monde y concourt peu ou prou, suivant ses moyens. On a remarqué que la crise financière des derniers mois de 1929 a fait baisser de 25 °/₀, par rapport à la période correspondante de 1928, le montant du budget des œuvres. Sans cet accident, ce budget aurait dépassé 2 milliards et demi de dollars. Cela prouve que toutes les bourses y participent.

Au surplus, les dons extraordinaires eux-mêmes ne sont, pour ainsi dire, que le versement d'arrérages que le commerce ou l'industrie américaine considère comme revenant aux bonnes œuvres.

Les milliardaires regardent comme un devoir de distribuer leur fortune avant de mourir. Andrew Carnegie a formulé ce principe remarquable « qu'un jour viendra où l'homme qui mourra en possession de millions inutilisés et disponibles, mourra déshonoré. Distribuer le surplus de ses richesses est une tâche que le riche ne doit point laisser derrière lui. » Il a du reste joint l'exemple à la parole : il a distribué de son vivant, aux œuvres philanthropiques, la somme formidable de 350 millions de dollars, soit près de 9 milliards de francs, et Rockfeller a donné plus du double (750 millions de dollars !).

* *

Que faut-il souhaiter à une nation qui sait se montrer aussi large pour le Vrai, le Beau, le Bien ? Quelle récompense mérite-t-elle dès ici-bas ? Un Américain répondra sans hésiter, j'imagine : « *Réussir !* Cette nation mérite une prospérité croissante, elle mérite le succès dans son immense effort commercial et industriel ! »

Et pourtant l'on ne peut s'empêcher de rêver en lisant les lignes émouvantes qui servent de conclusion aux *Scènes de la vie future* de M. Duhamel (*Revue de Paris*, 15 mai) :

« Que manque-t-il donc à ce peuple, pour être vraiment un grand peuple, porteur d'un grand message, digne d'un grand crédit, de respect, d'admiration ? Que manque-t-il à sa gloire ?

De grands malheurs sans doute, de grandes épreuves. De ces aventures terribles qui mûrissent une nation, la reploient sur elle-même, lui font chérir ses trésors véritables, prodiguer ses plus beaux fruits, découvrir son vrai chemin.

Si je pensais que cette civilisation fût le prolongement de celle qui, depuis trente ou quarante siècles, a, malgré bien des erreurs, enrichi, orné, ennobli le patrimoine de l'espèce, de quel cœur ne chanterais-je pas ses louanges ?

Mais où d'autres voient un prolongement, je sens une déviation, je distingue une rupture. Si je pensais que l'Europe épuisée par ses malheurs et ses crimes eût, de l'autre côté des mers, une postérité fervente, consacrée à la vieille cause que tant de grands hommes ont servie... Mais quoi ! Après plus de deux siècles, on peut encore compter sur les doigts de la main les représentants de cette société nouvelle auxquels nous voudrions offrir une place dans notre cœur et notre Panthéon !

Et même si je pensais que notre civilisation européenne fût au terme de ses desseins, qu'elle eût épuisé ses ambitions et parfait la somme de ses œuvres... Mais cela, je ne le pense pas. »

M. Duhamel n'est pas chrétien, que nous sachions. Ce nous est d'autant plus agréable de le voir reconnaître, au fil de ses réflexions sur une civilisation fondée sur le bien-être et le confort matériel, l'utilité, la nécessité de la souffrance, de l'épreuve, *de la Croix* en un mot !

Mais ce ne sont pas là des choses que l'on souhaite même à ses ennemis, à plus forte raison à des amis, fussent-ils un peu éloignés, tels que les Américains. Il ne faut pas enjamber sur la Providence.

III

Ce qu'un monde jeune, actif, positif, ardent et fort comme l'Amérique n'a pas, ne peut pas avoir, ce sont de grands artistes, littérateurs, orateurs, écrivains de génie, étoiles au-dessus de l'horizon, richesses spirituelles d'un peuple, guides des intelligences et des consciences.

Songez à ce que représente pour nous *un Bossuet*.

On y revient sans cesse comme à un vieux portrait de famille. Et on découvre sans cesse des beautés nouvelles, on en reçoit sans cesse des renseignements nouveaux ! Que de livres, d'études, d'essais, d'articles sur Bossuet ! Et le sujet n'est pas près d'être épuisé.

M. Victor Giraud, le fin critique catholique, étudie, dans le *Correspondant* du 10 mai, *Bossuet prédicateur parisien*.

Il consacre de très belles pages à la manière de

prêcher du grand orateur. Le génie a sans doute ses règles inimitables. Mais s'il sait mieux que l'intelligence plus humble dompter la matière rebelle, il a aussi à lutter, et le spectacle de son effort, de la manière de prendre son travail et de résoudre les difficultés communes est bienfaisant pour tous les esprits.

Rappelons d'abord quelques dates :

Bossuet est né à Dijon, le 27 septembre 1627. Il a étudié à Dijon, puis à Paris. Son ordination sacerdotale est du 16 mars 1652. Il a reçu l'empreinte profonde, ineffaçable, de l'influence sanctifiante de S. Vincent de Paul. Il occupera dans le monde ecclésiastique les postes les plus enviables. Il n'oubliera jamais les exemples de l'admirable prêtre que la Providence lui avait fait rencontrer dans sa jeunesse. Il est porté naturellement vers l'étude et par suite vers la solitude. Il n'abandonnera pourtant jamais le ministère actif, probablement pour rester fidèle à l'esprit de « Monsieur Vincent. »

Au lendemain de son ordination, il va à Metz où il passe sept ans. Ce sont peut-être les années les plus remplies de sa vie. Lorsqu'il quitte Metz, en 1659, pour venir à Paris, il a déjà un acquit d'une richesse incomparable. Il possède une connaissance très étendue de la Bible et des Pères. Il a été en rapport fréquent avec des protestants. Il est exercé dans la controverse doctrinale. Il est un des maîtres de l'Eglise de France, et il n'a que 32 ans !

C'est Vincent de Paul qui le fait venir à Paris. Il le connaît trop bien pour ne pas vouloir placer cette lumière sur le candélabre. Il attend de lui de grandes choses. Il lui ouvre le théâtre du bien à faire, qui sera aussi le théâtre de la gloire à conquérir.

Bossuet prêche à Paris pendant environ dix ans (1659-1669). La plupart de ses sermons, — je parle de ceux qui nous restent, — datent de cette époque.

A vrai dire, il était déjà connu dans la capitale, où le ministériat, naguère si combattu, si décrié, de Mazarin, s'achevait en triomphe, par la glorieuse paix des Pyrénées et préludait à un règne que tout annonçait réparateur et fort. Il y était venu à maintes reprises, de Metz. Il y avait fait, dirions-nous, sensation. Son Panégyrique de S. Paul, de 1657, avait consacré sa réputation. Aussi, dès qu'il fut installé au cœur de la ville, au doyenné de Saint-Thomas du Louvre, vient-on de toutes parts solliciter le concours de sa parole. En cette première année de son séjour, il prêche aux Filles de la Providence, aux Carmélites, à l'Hôpital-Général, aux Incurables, aux Nouveaux-Convertis, aux Feuillants, à Saint-Lazare. Et les auditoires les plus éclatants viennent saluer sa jeune et brillante renommée. Il parle devant la Reine, aux Carmélites où il prononce le panégyrique de S. Joseph. Son discours devient célèbre aussitôt, tout comme celui qu'il a consacré, deux ans plus tôt, à S. Paul.

La Reine en est si contente qu'elle redemande le prédicateur pour l'année suivante. On cita désormais le *Depositum custodi* comme on avait cité le *Surrexit Paulus* — « ces désignations abréviatives, remarque M. Giraud, sont le signe extérieur de la gloire. »

En 1660, il prêche à Chaillot, à la Visitation, à l'abbaye de Saint-Victor, à Saint-Jacques de la Boucherie. Il donne les panégyriques de S. François de Paule et de Ste Thérèse et ajoute de nouveaux fleurons à sa gloire, qui grandit de jour en jour.

On pourrait le suivre ainsi d'année en année. Il est l'un des premiers, sinon le tout premier prédicateur de Paris. Pour la postérité, il devait être le seul. Bourdaloue en effet ne commencera à prêcher qu'un peu plus tard. Son premier Avent à la Cour est de 1670.

Pendant les onze ans qui s'écoulent de 1659 à sa nomination au poste de précepteur du Dauphin, la grande affaire de Bossuet est la prédication. Il donne cinq Carêmes dont deux à la Cour, quatre Avents dont deux à la Cour, des retraites d'ordination, des conférences religieuses aux gens du monde, des sermons de vêture ou de profession religieuse, des sermons de charité, des panégyriques, des oraisons funèbres. Il mène une vie prodigieusement active. Il n'élude aucun devoir, ne se soustrait à aucune obligation. Il vit en prêtre exemplaire, en véritable apôtre.

M. Giraud fait observer toutefois qu'il lui a manqué alors quelque chose, que sa vie n'a pas eu tous les genres d'expérience qui lui eussent été utiles :

« Trop exclusivement tournée du côté des idées, elle n'a pas été assez mêlée aux hommes. Ledieu nous représente Bossuet « tout occupé de ses études et des fonctions de son saint ministère, » et, « aussitôt après son Carême prêché devant le Roi, en 1666, s'en retournant à sa résidence selon sa coutume, évitant les engagements de Paris et de la Cour. »

Pour un homme de pensée, qui est en même temps un homme d'action, ce fut peut-être une faiblesse. Bossuet qui, d'autre part, ne semble pas avoir beaucoup confessé, n'a pas appris par le contact du monde à mettre un peu de relatif dans sa pensée, à corriger l'absolu de ses idées par l'observation de l'humaine réalité. Il a mieux connu, — Brunetière l'a très justement noté, — l'homme en général que l'homme individuel. Il ne s'est jamais défait d'une certaine naïveté qu'il tenait de son éducation première, et qui, si elle n'a pas nui à son génie, a nui à sa fortune et l'a engagé dans quelques aventures que de moins candides auraient su éviter. On ne saurait tout avoir, et les qualités qui honorent le plus un caractère, la franchise, la simplicité, l'absence d'esprit d'intrigue, ne sont pas toujours celles qui, dans le détail de l'existence quotidienne, assurent le constant succès. »

Cette observation de M. Giraud vise principalement le langage de Bossuet en face du roi.

Il prêche le Carême à la Cour, pour la première fois, en 1662. Il est tout pénétré de la grandeur de son rôle. Il sait que le prêtre, ambassadeur de Dieu auprès des hommes, doit la vérité à tous,

même aux plus grands princes. Il a réfléchi. Il s'est tracé une consigne. Il fera son devoir tout entier.

On sait que le roi ne remplissait pas toutes les espérances que l'on avait formées sur son règne. Les réformes promises se faisaient attendre, les impôts n'étaient pas allégés, la misère ne cessait de grandir, la famine sévissait. Le roi prodiguait l'argent pour ses constructions, pour les fêtes en l'honneur de La Vallière. Alors,

« Avec une juvénile audace, Bossuet prêcha le repentir, la conversion et la pénitence : « Paraissez, ô vérité sainte, s'écriera-t-il, faites, faites, sans hésiter, *et quoi que les courtisans en puissent dire,* la censure publique des mauvaises mœurs. » Et, invoquant l'exemple du roi David qui ne craint pas d'enfreindre la loi divine en enlevant Bethsabée à son mari et auquel Dieu envoie le prophète Nathan : « Nathan lui parle, — ose-t-il dire, — Nathan l'entretient et David entend si peu ce qu'il faut entendre, *qu'on est enfin contraint de lui crier :* O prince ! c'est à vous qu'on parle, *Tu es ille vir !* » L'attaque était si directe, l'allusion si transparente, qu'on s'étonne que la courageuse liberté d'un pareil langage n'ait pas provoqué la colère royale. L'orateur serait-il allé aussi loin, s'il s'était très exactement représenté le milieu où il parlait, la conscience qu'il s'agissait d'atteindre et d'ébranler ? Il dut sentir, ou, peut-être, lui fit-on sentir, qu'il faisait fausse route. Sur ce terrain plein d'embûches, il ne se hasarda plus qu'à des allusions plus voilées. »

On n'en saurait vouloir certes au grand orateur de sa magnifique franchise, surtout en face d'un jeune prince, fier et adulé, tel que Louis XIV.

On estimera même que c'est un soulagement pour la conscience chrétienne de voir la hauteur à laquelle la religion élève un homme en la présence des grands de ce monde. Mais Bossuet lui-même dut réfléchir, avec le temps, que la chaire n'est pas le lieu des admonestations personnelles, que les monitions doivent être réservées à la direction ou au confessionnal, et que l'on peut faire plus de mal que de bien en laissant tomber sur l'auditoire le mieux disposé,— tel n'était pas celui de la Cour, — des allusions trop claires à la vie privée des auditeurs et surtout du plus imposant d'entre eux.

Louis XIV était un croyant, malgré les illogismes de sa conduite morale. Il ne sut pas mauvais gré à l'orateur de sa hardiesse. Il dut avoir un doute sur son jugement. Il attendit trois ans pour permettre que le Carême fût de nouveau confié à Bossuet. « Il a pardonné, — au bout de trois ans, — mais il a dû se souvenir. Si Bossuet avait su mieux faire sa cour, peut-être serait-il mort archevêque de Paris et cardinal... »

* *

Quelle était la méthode de prédication de Bossuet ? Voilà ce qui intéressera sans nul doute la plupart de nos lecteurs. Ne sont-ils pas tous ou presque tous aux prises avec le difficile problème de la bonne préparation à l'action oratoire ? Sans vouloir rivaliser avec Bossuet, n'est-il pas utile de le voir à l'œuvre et de pénétrer les secrets extérieurs de son éloquence, — le génie mis à part, bien entendu ?

M. Giraud répond à notre légitime curiosité :

« Sachant par expérience toute la valeur persuasive de la véritable éloquence, il ne négligeait rien de ce qui pouvait donner à la sienne son maximum d'efficacité. Loin de se fier à sa facilité de parole, il préparait avec un soin méticuleux chacun de ses sermons, puisant ses inspirations dans sa Bible ou son saint Augustin, de préférence à toute autre source, méditant fortement, profondément son sujet. Cela fait, s'il en avait le loisir, il rédigeait tout au long son discours, revenant sur ce premier texte, corrigeant, améliorant, variant ses expressions et ses mouvements. Le matin du jour où il devait parler, il se livrait sur cette version écrite à une méditation intense, fixant dans sa mémoire tout ce qu'il croyait devoir en retenir. L'après-dînée, il se recueillait, « repassant son discours dans la tête, le lisant des yeux de l'esprit comme s'il eût été sur le papier, y changeant, ajoutant, et retranchant comme l'on fait la plume à la main ». Après quoi, « s'étant prosterné en secret aux pieds de son crucifix, dans une humiliation profonde, pour demander les lumières du Saint-Esprit », il montait en chaire. Alors, sans s'astreindre à ses écritures, se livrant à son inspiration du moment, il parlait d'abondance et de génie. « Il suivait l'impression de sa parole sur son auditoire, effaçant volontairement de son esprit ce qu'il avait médité, attaché à sa pensée présente, il poussait le mouvement par lequel il voyait sur le visage, les cœurs ébranlés et attendris. » La grâce de son maintien lui conciliait dès l'abord son auditoire. Son action, tantôt pleine de douceur et d'onction, tantôt véhémente, toujours vive, saisissante et variée, s'imposait aux esprits les plus divers. « Dans le pathétique, il s'insinuait jusqu'au plus intime, par ses tours nouveaux et inconnus. Ses tendres yeux, son air accueillant, sa voix douce, son geste modeste et naturel, sa noblesse et sa dignité, tout parlait, tout était passionné... Les vives images, la naïveté, l'abondance modérée, le tendre et le passionné, l'ont rendu inimitable... » Voilà l'orateur que ses contemporains, suivant une fausse légende, n'auraient pas apprécié à sa vraie valeur. La vérité est qu'en se retirant, à partir de 1671, des chaires parisiennes, il ne leur a plus guère donné, trente années durant, l'occasion de l'applaudir. »

Et pourquoi donc Bossuet a-t-il renoncé pratiquement à la chaire et aux succès qu'elle lui avait fournis ? Tout simplement par conscience professionnelle, parce qu'il était appelé à de nouveaux devoirs qu'il jugeait incompatibles avec ceux du prédicateur. Si l'on osait répéter un mauvais calembour, déjà bien usé, on dirait que Bossuet a su résister à la « concupiscence de la chaire, » — et ce n'est pas un mince éloge ! « Qui sait si cette retraite volontaire ne fut pas aussi méritoire que celle, tant admirée, de Racine après sa conversion ? Etre, de l'aveu de tous, le premier prédicateur de son temps, « remporter les applaudissements de toute la France, » comme on le lui dira bientôt à l'Académie, et, en pleine maturité, en pleine gloire, plus peut-être par ascétisme chrétien que par scrupule professionnel, se condamner au silence, « laisser obtenir à ses rivaux le premier rang qu'il pouvait occuper dans l'éloquence sacrée, » c'est là un effort d'abnégation morale et de véritable humilité dont peu d'orateurs et d'écrivains eussent été capables. « Dans

cette vie tout unie, sous cette sérénité souriante et grave d'« honnête homme » et de chrétien, j'entrevois des victoires sur soi-même, de discrets et durs sacrifices dont le monde ne s'est point douté et qui ont eu Dieu seul pour confident. »

Notons enfin, à la suite de M. Giraud, la pensée dominante de Bossuet prédicateur. Cette pensée, c'est tout simplement la pensée de la mort.

Bossuet ne s'est point lassé de la creuser, de la développer, dans ses sermons, d'en tirer tous les enseignements tragiques et poignants qu'elle comporte :

« Bossuet est l'un de nos grands poètes de la mort. Ce frémissement, cet effroi physique, cette stupeur accablée, cette révolte éperdue de la chair et de l'esprit en face de la mort, qu'un Villon, un Hugo, un Loti ont si bien rendus, on sent qu'il les éprouve d'instinct, et qu'il les exprimerait volontiers, si sa foi n'intervenait pas pour en modérer l'expression. Sa robuste santé, son sang généreux et chaud, son amour de la vie et de l'action s'insurgent et on serait tenté de dire se scandalisent à la pensée de l'inévitable fin de toute existence. Mais cette pensée, au lieu de la repousser et de l'enfouir sous les divertissements, comme le commun des hommes, il en accueille la hantise. Personne n'a plus souvent ni plus fortement exprimé, en termes plus émus et plus saisissants, la sombre tragédie de la destinée humaine, la mélancolique, l'implacable brièveté de la vie. »

Mais la foi est chez lui si puissante, si sûre, si ferme, et si l'on ose dire, si claire, qu'il ne parle de la mort et de ses « épouvantes » que pour faire luire immédiatement l'étoile de l'immortalité !

IV

Bossuet est de toute évidence un génie essentiellement français, ce que les Allemands appelleraient *kernfranzösisch*, du noyau de Français, — comme ils appellent Luther : *kerndeutsch*, du noyau d'Allemand.

Gœthe au contraire est un génie allemand. Mais il faut croire que ce n'est pas tout à fait du noyau, car il paraît que les Allemands ne l'ont pas compris et ne le connaissent pas.

C'est M. Emile Ludwig qui nous l'affirme, dans la *Revue de Paris* du 15 avril. Son article n'est que la reproduction d'une Conférence prononcée aux « Amitiés internationales. » Nous pouvons l'en croire sur parole, puisqu'il vient de consacrer un gros ouvrage à la biographie de Gœthe. Et il s'est aperçu lui-même qu'il ne le connaissait pas avant d'avoir mis la main à son entreprise.

« Je ne crois pas, écrit-il, qu'un génie français ait jamais été l'objet d'un malentendu aussi grand que Gœthe. Pareille méprise ne se retrouve, en tout cas, pour aucun Allemand. L'entière indépendance, je dirais même l'isolement de son existence a effrayé les hommes, au lieu de les attirer : ils se sont retranchés derrière l'antipathie ou dans une creuse idolâtrie. »

Il semble pourtant que si Gœthe avait été, comme notre Bossuet, un génie de clarté, d'ordre, de mesure, de modération, de conciliation, de sensibilité et d'imagination à la fois frémissantes et disciplinées, il n'aurait pas été victime d'une semblable méconnaissance.

Peut-être, après tout, n'a-t-il que ce qu'il mérite. Peut-être même a-t-il tout fait pour cacher sa véritable personnalité et pour se grimer en face de la postérité.

M. Ludwig nous apprend qu'après son *Werther,* qui très jeune le rendit prodigieusement célèbre et dont tout l'univers littéralement s'engoua — « même les Chinois peignaient Werther et Charlotte sur leurs tasses, » — on fit de lui « un don Juan, un Apollon » et c'est sous ces traits que Gœthe s'envola par le monde. On le représenta comme un romantique, un passionné, un favori des dieux et de l'amour ou du moins de ce que le monde appelle de ce nom !

Plus tard, lorsque Gœthe, après un long silence et diverses absences, reparut sur la scène de la renommée, « on le retrouva les cheveux gris et clairsemés. » De l'Apollon on fit alors un Jupiter : « On tua Gœthe en faisant de lui un classique. Le voici désormais sur sa chaise curule, édictant des sentences. »

« Aujourd'hui, en Allemagne, la jeunesse lettrée le rejette et les vieux littérateurs l'ont figé en une idole de plâtre. »

Et d'où vient donc la mésaventure qui frappe ainsi l'auteur de *Faust ?*

Il semble que ce soit précisément de ce qu'il fut l'auteur de *Faust*.

C'est le seul de ses chefs-d'œuvre qui ait pénétré jusqu'au cœur de la nation allemande, parce qu'il ressuscitait un vieux personnage allemand. On n'a guère, en Allemagne, comme à l'étranger, retenu que cela de lui. On l'a mis tout entier dans cette œuvre et même dans la première partie de l'œuvre. On a négligé le reste. « Moi-même, dit M. Ludwig, j'ai atteint l'âge de trente-huit ans avant d'avoir lu... le second Faust, je ne connaissais ni « Pandore, » ni « les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister, » ni la « Théorie des couleurs, » ni ses écrits scientifiques, ni son « Ode à la nature, » ni ses « Lettres » ni ses « Conversations, » sauf celle avec Eckermann. J'ignorais aussi le « Divan occidental et oriental » qui contient les plus beaux vers écrits en langue allemande. »

Il y a peut-être aussi une autre cause qui explique que Gœthe soit demeuré ignoré du grand nombre. Je l'insinuais tout à l'heure : c'est qu'il a tout fait pour créer une légende autour de son nom. Il a posé pour l'avenir, il s'est créé une figure de convention, il a affecté de prendre un visage olympien. Si on l'a pris pour Jupiter, c'est qu'il l'a voulu.

Dans une étude que la *Revue des Deux Mondes* a publiée sous la signature de M. Alexandre Hérenger, avec ce titre : *Gœthe en Italie* (15 mai), l'on saisit fort bien ce travail d'un auteur qui se costume pour le public.

Il y a juste cent ans que Gœthe a publié son

Voyage en Italie. Il y songeait depuis une quinzaine d'années. Avant de mettre la main à la pâte, il avait écrit à son ami Zelter : « Ce qui caractérise ce petit livre, c'est qu'il a pour fond des papiers qui furent écrits dans le moment même. J'ai garde d'y rien changer ou très peu ; je ne biffe que l'insignifiant ainsi que les redites ; j'ordonne mieux, également, et développe maintes choses sans nuire à la naïveté de l'ensemble. »

Or, on possède ces *papiers,* depuis 1886. Les spécialistes les connaissent à peu près seuls il est vrai. On a pu les comparer avec l'ouvrage publié par Gœthe. Les différences sont énormes. M. Hérenger n'hésite pas à dire du récit stylisé, qu'il est « guindé, aussi impersonnel qu'il se puisse, sans naïveté aucune, souvent truqué, volontiers pédant, parfois même ennuyeux, » et qu'il n'y subsiste « pas trace de la spontanéité, de l'élan, de la fraîcheur et de la vigueur d'impressions, ni, surtout, de la personnalité intime de Gœthe, si riche, si émouvante, si tragique aussi, qui font le charme et le prix unique de ses lettres. »

C'est que Gœthe cherche, encore une fois, à falsifier l'histoire en ce qui le concerne. Il cache les vraies causes de ses actes. Il dérobe avec soin le secret de son être, de son cœur, de son âme.

Pour ce voyage d'Italie, il le présente comme un simple voyage d'études. Nous savons maintenant qu'il fut une fuite, un coup de tête désespéré, un saut périlleux dans l'inconnu. Il lui répugne, quand l'âge l'a assagi, de laisser entamer par des confidences sur les orages de sa jeunesse, cette réputation de sérénité radieuse et divine qu'il voulait se donner et qu'il rêvait de laisser de lui à la postérité.

Rappelons-nous rapidement les différentes étapes de son existence.

Il naît à Francfort, le 28 août 1749. Il appartient à une famille bourgeoise, riche, considérée. Il montre dès le jeune âge un goût ardent pour les belles littératures. Il passe trois ans à Leipzig, de 1765 à 1768. La publication du *Laocoon* de Lessing, en 1767, exerce sur son esprit une influence décisive. A Strasbourg, où il passe ensuite deux ans, 1769-1771, il fréquente Lenz, Wagner, Stilling et surtout Herder. On juge de ce qu'une telle société peut produire sur un esprit enthousiaste, sensible, impétueux, puissant comme le sien. Les publications commencent, en 1772, avec un drame, *Gœtz von Berlichingen.* Un second ouvrage : *Les souffrances du jeune Werther,* où toute la jeune Allemagne reconnaît son image, le rend tout à coup célèbre, en 1774, à 25 ans. Il y ajoute des travaux de moindre importance. Il est en pleine fécondité. Ses cartons se bourrent de projets, de plans, de brouillons, d'ébauches qui alimenteront le reste de sa vie. En 1775, il cède aux invitations pressantes d'un de ses admirateurs, le grand-duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar, l'un de ces petits princes dont l'Allemagne d'alors est pleine et qui se posent en protecteurs éclairés des beaux-esprits.

Gœthe devient premier ministre. Il n'a pas à régir un grand empire. Mais il se jette à corps perdu dans l'administration. Il abandonne les vers pour le commerce, les finances, l'agriculture, l'art militaire, les travaux publics. Il est chef d'Etat. Il applique dans les étroites limites du duché les théories chères à Voltaire, à Diderot. Il prélude à l'œuvre de la Révolution.

Il a naturellement jeté par-dessus bord toute croyance religieuse. Il ne connaît d'autre maître que la Nature. Adolescent, il écrit déjà à Lavater : « Tout ton idéal ne m'empêchera pas d'être vrai, bon, et méchant comme la Nature. »

A Weimar, il est devenu amoureux fou d'une femme supérieure, Charlotte de Stein, qui prétend accepter les ardeurs de sa flamme, tout en la maintenant rigoureusement dans la région du sentiment pur, qui veut le discipliner moralement et intellectuellement. Elle réussit à lui imposer sa volonté pendant dix ans. Un beau jour, il se cabre, il se révolte. Gœthe n'avait accepté la morale que par amour. Le jour où il s'aperçut que cet amour devait rester soumis à une règle inflexible, il prit en haine la contrainte. Il s'avisa qu'il sacrifiait à une morale inhumaine son génie, sa joie de vivre. Il résolut de rompre brusquement. Il demanda un congé au grand-duc et s'enfuit en Italie. La brouille s'ensuivit avec M^{me} de Stein. Gœthe s'en consola promptement auprès de personnes moins sévères. Il ne regretta que la ferveur de son admiration, la pénétration de son esprit, les charmes incomparables de sa conversation.

Tout cela nous présente un Gœthe qui n'est nullement olympien, qui n'est point l'être froid, calme, égoïste, distant, que l'on s'est représenté. Il fut au contraire un impulsif, un tempérament sensuel, avide d'amour et de jouissances sensibles, un être que la solitude affolait, tout de nerfs et d'imagination.

Ce qui le rachète à nos yeux, c'est son application à l'étude, c'est son amour pour le beau, pour le vrai, pour l'art. Ce n'étaient pas seulement le dépit, l'ennui, le besoin de changement qui l'avaient entraîné en Italie. C'était aussi la passion des lettres classiques, la passion de l'antiquité. « Je suis délivré d'une maladie, écrivait-il sur son Journal, d'une passion insensée, pour renaître à la jouissance de la vie, à la jouissance de l'histoire, de la poésie, de l'antiquité. » Et plus tard : « Comme depuis ma jeunesse, mon âme s'était orientée vers ce but, je n'aurais pu m'apaiser, si je ne l'avais atteint. »

Une fois en Italie, tous ses vœux sont comblés. Il voit la beauté face à face. Il jouit du climat, du paysage, du ciel bleu, de sa liberté reconquise, de la douceur de vivre. Il étudie, il contemple, il rêve, il prend des notes, il construit des projets, il enfante des desseins d'ouvrages. Il se persuade qu'il a retrouvé l'esprit des Grecs et des Latins qui est, croit-il, l'esprit de la nature, l'esprit d'abandon confiant, filial, entier à la nature notre mère, qui doit engendrer fatalement le

bonheur. La sagesse, la mesure, l'harmonie, doivent en découler d'elles-mêmes. La beauté n'est que la fleur de toutes ces choses. Le bonheur en est le fruit. L'homme n'a d'autre but sur cette terre ni d'autre devoir que d'être heureux en suivant la nature.

En somme, il se fabrique un paganisme à sa guise et il se délecte à la pensée d'être un païen authentique.

« Quand la nature saine de l'homme, dit-il, agit comme un tout ; quand il se sent dans le monde comme dans un tout, grand, beau, vénérable, digne de prix ; quand ce bien-être harmonieux lui procure un frais et pur ravissement, alors l'univers, s'il pouvait se percevoir lui-même, crierait d'allégresse, comme s'il avait atteint son but, et il y admirerait le sommet de son propre devenir de son être. A quoi sert, en effet, toute cette profusion de soleils, de planètes et de lunes, d'étoiles et de voies lactées, de comètes et de nébuleuses, de mondes formés ou en formation, si, en fin de compte un homme heureux ne se réjouit pas consciemment de la vie ? Tandis que les modernes, à chaque méditation ou presque, s'élancent dans l'infini, pour revenir finalement, quand ils y réussissent, se borner à un point strict, les anciens, sans tant de détours, sentaient immédiatement leur unique bien-être entre les agréables limites du bel univers. Ici était leur place, leur vocation ; ici leur activité trouvait de l'espace, leur passion objet et aliment... »

Notez que ce qu'il dit est faux, que le paganisme n'a pas été cela, que le repos n'est pas si facile à trouver, que rien ne détruit la force de la parole augustinienne : *Fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te !*

« S'il avait mieux pénétré l'Hellade, remarque M. Hérenger, Gœthe se fût vite aperçu qu'autant, hélas ! que tout homme en ce monde, le Grec connut l'angoisse et la misère de vivre... Faut-il rappeler les sages de la Grèce, Homère, Pindare, Ménandre, les grands tragiques, qui tenaient la vie pour un « présent fatal, » la mort pour un bienfait, l'homme éphémère, enveloppé d'éternelles ténèbres, pour « la créature la plus misérable, » pour « le rêve d'une ombre. »

Au fond, le paganisme de Gœthe est purement conventionnel, comme le christianisme de Luther l'avait été. Gœthe croit découvrir la religion du bonheur dans le naturisme des anciens, comme Luther croyait découvrir la religion du salut inconditionnel, par la foi seule, dans S. Paul. L'un et l'autre ont ceci de bien allemand, de construire la science du passé, avec des éléments empruntés certes à l'histoire, mais sous l'impulsion de besoins intimes, subjectifs, dont ils subissent l'irrésistible pression sans le savoir.

Ayant donc découvert l'antiquité, en Italie, Gœthe revient à Weimar, prend une maîtresse dans le peuple qui lui donne cinq enfants et qu'il finit par épouser. Désormais, le musée, l'université, les écoles, le théâtre deviennent son domaine. Il écrit, il publie, il entre et se complait dans l'immortalité qui commence pour lui. Il s'intéresse à tout, à la science aussi bien qu'à l'art et à la littérature, au passé comme au présent, à la Révolution comme plus tard à Napoléon.

A-t-il trouvé vraiment le bonheur ?

Et comment l'aurait-il pu ? Il faudrait pour cela couper les ailes du désir humain, mutiler l'homme par conséquent, ou bien donner à cette vie des moyens qui lui manquent de nous satisfaire.

Gœthe avait la passion de la gloire. Il demeurait incompris. Il habitait une petite ville provinciale. « Quel trou à cancans, dit M. Ludwig, que cette petite ville dans laquelle il doit végéter : quelques dames de la cour, quelques vieux courtisans, des blancs-becs qui se moquent de ce ministre collectionneur d'os et de pierres ! Seuls, deux hommes de génie le comprenaient. Herder avec lequel il n'y avait pas moyen de vivre, — ils s'étaient brouillés — et Schiller qui détestait Gœthe. »

Par ailleurs il est tourmenté par le *démon de jeunesse* qui ne l'avait jamais quitté. Devenu veuf, à 73 ans, ne prétend-il pas épouser une jeune fille de 18 ans ? De là, de vives querelles avec son fils et le duc de Weimar. Il meurt inapaisé, le 22 mars 1832, à 83 ans.

Bref, « l'image d'un Gœthe olympien s'effrite à nos yeux et, derrière le buste en plâtre que l'on place d'habitude dans sa bibliothèque, apparaît le lutteur faustien que personne n'a représenté aussi admirablement que David d'Angers. Gœthe, jusqu'à son dernier souffle, livra des combats acharnés. »

Bossuet, — Gœthe, — quel contraste ! Deux existences, deux religions, deux conceptions opposées de la vie et de la destinée humaines !

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Bibliothèque de philosophie (XIV). — La Théorie de la Connaissance dans la Philosophie de Malebranche, par L. BRIDET, docteur ès lettres. — In-8 de 368 p., 30 f. — Paris (1929), Marcel Rivière, 31, rue Jacob.

Ce volume, qui contient la thèse principale de doctorat de l'auteur (voir *Ami* 1929, p. 654), étudie le problème de la connaissance chez Malebranche. Et l'on peut dire que la position prise par le célèbre Oratorien, dérivée en droite ligne des principes du cartésianisme, nous donne immédiatement le sens de sa métaphysique, tant il est vrai que le problème de la connaissance est à la base de toute philosophie.

« L'esprit de l'homme n'étant point matériel ou étendu, est sans doute une substance simple, indivisible et sans aucune composition de parties, écrit Malebranche (*Recherche de la vérité,* l. I, ch. 1, n. 1) ; mais cependant on a coutume de distinguer en lui deux facultés : savoir, l'*entendement* et la *volonté.* » On voit ici, à la base de toute la théorie, la distinction radicale de la matière = étendue et de

l'esprit = pensée. Les deux facultés de l'âme reçoivent de Dieu, et de Dieu seul, les déterminations dont elles sont capables. L'âme est, vis-à-vis de la connaissance et de l'action, dans le même état de passivité que l'étendue à l'égard de la figure et du mouvement. De même que la matière est incapable de se donner la moindre modification, de même l'intelligence est radicalement impuissante à produire en elle ses pensées comme la volonté à produire le mouvement qui la porte au bien ; avec cette différence toutefois que l'intelligence est pure réceptivité, tandis que la volonté a le pouvoir de dériver sur des biens particuliers et finis l'essor essentiel qu'elle a vers le bien infini : en quoi consiste sa liberté.

Comment en serait-il autrement puisque l'étendue ne saurait agir sur l'esprit ? Mais ici le problème se complique. Car l'intelligence a une double fonction : *connaître* et *sentir*. Fidèle à l'idée cartésienne, Malebranche en conclut que l'esprit de l'homme « a deux rapports essentiels et nécessaires fort différents : l'un à Dieu, l'autre à son corps. Comme pur esprit, il est essentiellement uni au Verbe de Dieu, à la sagesse et à la vérité éternelle, c'est-à-dire à la souveraine raison ; car ce n'est que par cette union qu'il est capable de penser » *(Recherche,* l. v, c. 1). Cette union le met en communication avec les vérités éternelles et les essences des choses créées qu'il perçoit à même dans l'intelligence divine. Mais « comme esprit humain, il a un rapport essentiel à son corps, car c'est à cause qu'il lui est uni qu'il sent et qu'il imagine » *(ibid.)*. Par l'intermédiaire de ce corps qui le met en communication avec les créatures sensibles, il reçoit un autre genre de connaissance, si l'on peut donner ce nom de connaissance aux perceptions qui nous viennent des sens et aux représentations de l'imagination qui en dérivent, lueurs troubles qui suffisent sans doute à assurer la vie animale, c'est-à-dire l'entretien du corps, mais d'où il est impossible à la raison de dégager le moindre rapport exact. Ainsi, « on appelle *sens,* ou *imagination* l'esprit, lorsque son corps est cause naturelle ou occasionnelle de ses pensées, et on l'appelle *entendement,* lorsqu'il agit par lui-même, ou plutôt lorsque Dieu agit en lui et que la lumière l'éclaire en plusieurs façons différentes, sans aucun rapport nécessaire à ce qui se passe dans son corps » *(ibid.)*.

Telle est dans ses grandes lignes la théorie malebranchienne de la connaissance. On voit par là qu'entre les deux fonctions de l'esprit il existe une opposition absolue. *Connaître* est le fait de l'esprit seul, considéré séparément de son corps, et a pour résultat la perception des intelligibles. *Sentir* est le fait de l'esprit joint au corps et a pour résultat les sensations et les images.

L'originalité de cette doctrine consiste donc à refuser tout pouvoir de connaître aux sens et à l'imagination, et à fonder la certitude de l'intuition intellectuelle. Les informations qui nous viennent des sens n'ont aucune valeur de vérité ; elles sont seulement utiles dans la mesure où elles assurent la vie du corps. Quant à l'imagination, qui n'est qu'une suite des impressions des sens, elle est essentiellement une puissance d'erreur. Seul, l'entendement pur nous donne des connaissances objectives ; et c'est Dieu même qui est le fondement immédiat de cette objectivité.

M. Bridet suit pas à pas Malebranche dans l'exposé de ce qu'est, pour l'âme, la sensation et l'imagination. L'opposition cartésienne de la pensée et de l'étendue amène le philosophe oratorien à formuler les thèses que lui reproche la philosophie traditionnelle et que l'Eglise juge sévèrement : thèses de l'occasionalisme, de l'union (?) de l'âme et du corps expliquée par la seule correspondance mutuelle des pensées de l'âme et des modifications du corps, caractère purement subjectif de la connaissance sensible et imaginative. Mais c'est dans la connaissance propre à l'entendement pur qu'il est surtout intéressant d'analyser le système de Malebranche. M. Bridet fait cette analyse avec la sûreté d'un esprit pour qui ce système n'a pas de secret. L'esprit humain, dont l'essence propre est de penser, n'a avec le corps qu'un rapport contingent et quasi contraint, arbitraire à tout le moins, puisque l'union de l'âme et du corps n'existe que par l'effet d'un décret divin. Son rapport essentiel, naturel, nécessaire est avec Dieu, plus précisément avec le Verbe, car nous n'avons de société avec lui que par son Fils, son Verbe, la Raison universelle des intelligences » *(Traité de Morale,* 2e part., ch. 3, n. 8). C'est de l'union de l'âme avec le Verbe que naît la connaissance, connaissance qui résulte de l'illumination de l'âme par le Verbe divin. Or, dans cette opération, l'âme est entièrement passive : *elle reçoit ses connaissances ; elle ne les fait pas :* « L'entendement n'agit point, il ne fait que recevoir la lumière ou les idées par l'union nécessaire qu'il a avec Celui qui renferme tous les êtres d'une manière intelligible » *(Recherche,* 2e Eclairc.)... « L'activité qu'il paraît avoir n'est qu'une espèce de désir pratique qu'on nomme attention et qui vient de la volonté » *(Réponse à la 3e lettre de M. Arnauld)*. Bien plus : non seulement « Dieu par sa puissance est la cause de nos perceptions ou de nos connaissances claires, en conséquence de nos désirs et de notre attention ; mais c'est uniquement la substance intelligible et commune de la vérité qui en est la forme, l'idée, l'objet immédiat » *(Traité de Morale,* loc. cit., n. 10). Comment pourrait-il en être autrement, puisque nul contact possible entre la matière et l'esprit ?

Et nous voici lancés dans l'ontologisme. Non seulement Dieu est l'auteur de notre connaissance, mais il en est l'objet premier et immédiat. Aussi nous percevons en premier lieu et avant tout autre objet l'infini, sans toutefois le comprendre ; dans l'infini et grâce à l'infini, nous percevons les intelligibles qui font partie de l'intelligence divine, savoir : 1o les idées ou essences des choses ; 2o les rapports et les nombres ; 3o l'étendue par laquelle nous connaissons les corps. Quant à l'idée de notre âme qui se trouve aussi dans l'infini, elle ne nous est pas révélée durant cette vie : nous ne connaissons pas notre âme en elle-même, dans sa substance, mais seulement dans ses modalités, que nous saisissons par conscience ou sentiment intérieur.

Il ne nous appartient pas de rappeler combien ce système, — avec certains aspects secondaires fort acceptables — contredit essentiellement l'enseignement de la *philosophia perennis* et pose des principes dangereux au point de vue de la foi elle-même. M. Bridet s'est contenté d'analyser objectivement la pensée de Malebranche et d'en reconstituer fidèlement la trame, en en recueillant les éléments dans les œuvres de l'illustre oratorien. Il y a réussi supérieurement. Sa thèse fait comprendre merveilleusement cette théorie de la connaissance, curieuse et parfois séduisante ; elle n'avait pas pour but d'en faire la critique.

Au point de vue strictement philosophique, M. Bridet note fort exactement que la position prise par Malebranche l'oriente vers un idéalisme sans limite et que néanmoins, par une sorte d'heureuse contradiction, la foi chrétienne l'oblige à admettre, tout au moins pour l'âme humaine, et peut-être pour les corps, un certain réalisme de bon aloi qu'un Spinoza n'osera plus même envisager.

Collection « Les Moralistes chrétiens ». — **Malebranche**, par Henri Gouhier, docteur ès lettres, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Lille. In-12 de 319 pages. — **Bourdaloue**, par R. Daeschler. In-12 de 320 p. — Chaque vol., 20 f. ; Paris (1929), Gabalda.

I. — La théorie de la connaissance de Malebranche explique sa métaphysique ; mais elle explique égale-

ment sa morale. Peut-être même a-t-elle été conçue en fonction de la morale religieuse qu'il s'est proposée. Pour lui, en effet, c'est la religion qui pose le problème moral et qui y répond en déterminant la fin assignée à l'être moral. Le chrétien se meut dans un monde où il y a une création, un premier Adam, une chute, un péché originel, une Rédemption ; il pense et il agit en union avec un Sauveur dont l'action rédemptrice continuera jusqu'à la fin des siècles ; il pense et il agit à l'intérieur d'une Eglise, épouse du Christ. Enfin, le christianisme suppose que la raison humaine ne peut trouver par ses seules forces les vérités qui sauvent. Le Verbe s'est incarné à cause de l'insuffisance de l'homme pécheur, à cause de l'impossibilité pour les païens les plus sages de s'élever jusqu'à la divine simplicité de la sagesse évangélique.

La morale chrétienne implique une pensée chrétienne. Cette pensée chrétienne s'est développée et continue de se développer sous de multiples formes ; mais aucune ne saurait enlever à l'intelligence la primauté parmi les valeurs humaines. Si Dieu est Amour, il est aussi Raison ; si le Christ est le Sauveur, il est aussi le Verbe. Il est la Lumière incréée qui illumine tout esprit créé et qui, par cette illumination, élève l'homme au-dessus des autres animaux. Ainsi l'homme est raisonnable parce que Dieu est Raison : l'idéal de la pensée chrétienne est donc un épanouissement de l'intelligence et la béatitude est vision de Dieu. La foi, en ce sens, est un pis-aller, « car la foi passera, mais l'intelligence subsistera éternellement » *(Morale,* I, c. 2, § 11). La morale de Malebranche consulte la Raison ; elle a l'ambition de démontrer la valeur de la Sagesse chrétienne, et c'est en ce sens qu'on peut l'appeler une morale rationnelle.

Qu'on rapproche cette indication générale de la thèse fondamentale de Malebranche touchant la connaissance de toutes choses en Dieu, et l'on aura bien vite l'idée de l'unification qui doit finalement s'opérer entre morale rationnelle et morale religieuse : « Tu dois savoir, dit le Verbe des *Méditations* (III, § 2), que je ne parle aux hommes qu'en deux manières : ou bien, je parle à leur esprit immédiatement et par moi-même, ou bien je parle à leur esprit par leurs sens. Comme Raison universelle et Lumière intelligible, j'éclaire intérieurement tous les esprits par l'évidence et la clarté de ma Doctrine ; comme Sagesse incarnée et proportionnée à leur faiblesse, je les instruis par la foi, c'est-à-dire par les Ecritures saintes et l'autorité visible de l'Eglise universelle. »

M. Gouhier a bien fait de signaler cette position de Malebranche, assez obscure et difficile, et au bout de laquelle — c'en est, du point de vue catholique, le danger essentiel, — « il n'y a plus de philosophie et de religion séparées ; raison et foi, ce sont des chemins qui mènent à la vérité, mais nous sommes arrivés à leur terme commun ; philosophie et religion, ce sont les voies qui sillonnent le plan de l'histoire, mais nous sommes arrivés au bord de l'éternité ; dans la mesure où cela est possible aux forces coalisées de la grâce et de l'intelligence, l'esprit commence à s'élever au-dessus de l'histoire et du temps, et il contemple l'unique chaîne de vérités où il ne distingue plus celles qui lui ont été révélées et celles qu'il a conquises : il n'y a plus alors qu'une *métaphysique chrétienne* à l'intérieur de laquelle toutes les parties s'appellent et se répondent, image imparfaite de l'ineffable Unité » (INTRODUCTION, p. 13).

Il n'est aucun catholique, si peu averti soit-il, qui ne voie ici l'erreur. Car nous ne sommes pas encore arrivés à l'éternité, ni au terme commun de la raison et de la foi ; et la doctrine de la vision en Dieu, qui est à la base de tout le système de Malebranche, est la négation radicale d'une morale spécifiquement surnaturelle, basée sur la foi.

Non certes que Malebranche, croyant convaincu, en soit arrivé à cette extrémité déplorable ; mais il est bon de rappeler où peut conduire, où doit conduire logiquement son système. Cette réserve faite, il est loisible de refaire, avec M. Gouhier, le système d'une morale qui vise à élever l'homme jusqu'à Dieu et qui, malgré certaines conceptions fausses et outrancières (v. g. négation de l'*information* du corps par l'âme ; identité de tout péché grave et du sacrilège), offre des aspects d'une réelle grandeur et d'une séduisante beauté. D'ailleurs l'auteur nous avise expressément (osera-t-on l'approuver entièrement dans une collection des moralistes *chrétiens ?)* qu' « il ne cessera de se tenir au point de vue de Malebranche » ; que son « exposé a un caractère strictement historique et documentaire » ; qu' « il laisse de côté tout examen des difficultés ou erreurs que les théologiens (?) ont rencontrées dans la pensée de Malebranche, notamment au sujet de l'inefficace des causes secondes, de la vision de Dieu et de la doctrine de la grâce » (p. 19, note).

L'exposé de la morale de Malebranche comprend trois parties : 1° *L'homme et Dieu* (dépendance des créatures ; dépendance de l'homme ; dépendance du pécheur ; la vie morale) ; 2° *La vertu* (la vertu ; la pratique de la vertu ; l'ennemi de la vertu) ; 3° *Les devoirs* (devoirs envers Dieu ; devoirs envers le prochain ; devoirs sociaux). Tous les textes importants ont été relevés. Beaucoup, nous l'avons dit, sont d'une beauté séduisante : ce sont ceux où Malebranche, plus croyant que philosophe, se fait l'écho de cette Vérité éternelle que la foi, plus et mieux que la raison, traduit en notre langage humain.

II. — Avec *Bourdaloue,* par le P. R. Daeschler, S. J., nous retrouvons la morale catholique et traditionnelle. Ce volume des « Moralistes chrétiens » ne fera pas double emploi avec la belle thèse de Mme Ethna Byrne *(Ami* 1929, p. 544). La morale de Bourdaloue est esquissée ici sous une forme plus didactique. L'auteur, qui s'était déjà spécialisé dans la « Spiritualité de Bourdaloue » (Louvain, 1927), s'est efforcé de dégager les principes et les idées maîtresses de la doctrine morale du grand orateur jésuite, et il en a mis en valeur les aspects caractéristiques. Chez Bourdaloue, une haute conception de Dieu Législateur et Juge suprême de toute vie morale donne à la prédication un ton particulier de gravité, d'autorité ; la morale a un caractère spécifiquement chrétien ; elle est surnaturelle, sans cependant négliger de s'appuyer sur une morale naturelle, faite de droite raison et de bon sens. Ainsi s'affirment les « principes et éléments de la morale », qui forment, dans le recueil du P. Daeschler, la première partie *(Dieu, principe de la loi morale ; Dieu, fin de la vie morale ; Jésus-Christ, règle de la vie morale ; Eléments principaux de la vie morale :* grâce et libre arbitre, conscience, éducation, direction, morale naturelle et morale chrétienne). — La deuxième partie nous montre Bourdaloue aux prises avec les morales adverses : celle des *mondains,* libertins « de créance » ou de mœurs ; celle des *Jansénistes,* dont la rigueur outrée et dangereusement systématique lui a paru mériter de graves et durs reproches. En regard de ces deux extrêmes, on fait ressortir *« la vraie Morale de Jésus-Christ »,* telle que l'expose Bourdaloue avec une note personnelle de modération, de sincérité, de douceur, parfois de sévérité, mais d'une sévérité ennemie de tout excès comme de tout relâchement. — La troisième partie nous fait entendre la prédication des devoirs, *devoirs envers Dieu, devoirs d'état, devoirs sociaux.* Et enfin, quatrième partie, le terrible adversaire du péché *(la lutte contre le mal)* s'efforce, avec un optimisme encourageant, de relever le pécheur et de l'amener non seulement à *la pratique du bien,* mais encore, de progrès en progrès, à *la vie parfaite.*

Ainsi la morale de Bourdaloue s'achève dans sa spiritualité, sans laquelle elle serait incomplète. Telle qu'elle nous est offerte par le P. Daeschler, cette mo-